
ÉTUDES SUMÉRIENNES,

SECOND ARTICLE.

SUMÉRIEN OU RIEN ?

PAR M. J. OPPERT.

M. Halévy a fait paraître dans le *Journal asiatique* (juin 1874), sur les inscriptions cunéiformes, un article qu'il a intitulé : *Observations critiques sur les prétendus Touraniens de la Babylonie*. Le but de ce travail est de démontrer surtout quatre points :

1° La langue nommée sumérienne, ou improprement accadienne, n'est pas une langue touranienne;

2° Les Touraniens n'ont jamais habité la Mésopotamie;

3° La langue sumérienne n'est pas du tout une langue, mais une manière idéographique d'écrire la langue sémitique et assyrienne;

4° L'écriture cunéiforme est d'invention sémitique.

M. Halévy a, je crois, complètement échoué dans sa tentative. Il aurait fallu commencer par la preuve de la non-existence de la langue, et l'on aurait fait



grâce à l'auteur de toute démonstration tendant à nier le touranisme d'un idiome imaginaire. C'était le pivot de la question; cependant, ce point important a été noyé dans un océan de considérations et d'analogies à perte de vue et qui n'intéressent pas le fond du débat.

Il est facile de démontrer que le reste de l'argumentation du sàvant voyageur s'effondre de lui-même. Dans toute la discussion, M. Halévy ne semble s'être attaché qu'à chercher une seule exception à des règles établies par des milliers d'exemples. Aucune règle n'est sans exception; il a donc constamment laissé dans l'ombre les cas innombrables dont on a dégagé le principe, pour ne présenter au lecteur que des infractions à la loi confirmée par eux. S'il avait considéré les faits sans se préoccuper d'un but arrêté et préjugé, ainsi que tout investigateur consciencieux doit le faire, il n'aurait pas trouvé du sémitisme là où les érudits libres de tout parti pris n'ont jamais pu en reconnaître la moindre trace.

Nous éprouvons, et nous n'hésitons nullement à l'avouer, un grand regret d'avoir à combattre M. Halévy. Nous aurions voulu pouvoir nous trouver d'accord avec un homme qui a risqué ses jours pour enrichir la science des études sémitiques, et qui, par son savoir, sa conviction profonde, même dans ses erreurs, commande au moins des égards à ceux qui sont contraints à se défendre contre ses contradictions. Notre sincère regret s'est accru lorsque nous avons dû supposer que des motifs, au moins

très-respectables, ont engagé notre honorable antagoniste à s'opposer aux idées irrécusables dans notre opinion, et qui refusent aux Sémites l'invention de l'écriture cunéiforme. Le savant auteur des études libyques et himyariques, en voyant échapper aux Sémites les origines de la science chaldéenne, craint de donner raison à de certaines prétentions des aryanistes qui regardent à tort comme supérieure la race des Indo-européens. Nous sommes d'accord avec M. Halévy : nous ne croyons pas que les Sémites aient dans l'histoire du monde une place moins privilégiée que celle qui devra revenir aux Aryas dans les origines de la civilisation. Mais c'est justement à cause de la grande influence qu'ont exercée les Sémites dans d'autres branches du développement de l'intelligence, que nous n'hésitons pas à ne pas leur accorder ce qui ne leur revient pas. Si les Assyriens de la famille de Sem n'ont pas inventé l'écriture anarienne, si lourde et si peu appropriée aux besoins d'un peuple vraiment civilisateur, nous n'oublions pas que le monde doit aux Sémites l'invention de l'alphabet accepté par toutes les nations civilisées. Ce fait est bien d'une immense importance : il peut écarter les appréhensions de ceux qui craindraient de voir amoindrir le mérite des civilisations auxquelles les temps modernes doivent leurs croyances religieuses. En tout cas, la question n'est pas là. Il faut rechercher la vérité, et la proclamer telle qu'elle se dégage, sans se griser d'une thèse arrêtée d'avance, et sans s'aveugler

par des préoccupations qui ne tarderaient pas à fausser la sincérité historique et le jugement individuel. La science doit être sans scrupule.

Cela dit, nous suivrons point à point notre contradicteur.

I.

Le sumérien est-il, oui ou non, une langue?

Cette question principale, si simple, a intimidé M. Halévy; il n'a pas osé aborder la démonstration de sa négation capitale, qu'il est impossible en effet de développer. Si M. Halévy, au lieu de s'occuper « des assyriologues¹, » s'était soucié des Assyriens eux-mêmes, s'il avait consulté les textes originaux, il aurait partagé les vues que les faits ont imposées à l'unanimité des érudits. Ce défaut d'études de première main l'a conduit à des conclusions de tout point insoutenables. A quel paradoxe est-il arrivé?

Il a dû imaginer un fait inouï dans l'histoire des langues : un même idiome s'écrivant de deux manières avec les mêmes caractères phonétiques. L'une de ces façons *exprimerait*, selon lui, la pronon-

¹ M. Halévy a, parmi d'autres partis pris, celui de ne pas nommer ses auteurs. Il cite des paroles entre guillemets, mais ne dit pas d'où il les a tirées. Il rend solidaires tous les érudits de l'erreur d'un seul, si erreur il y a. Ce procédé, peu conforme au point de vue de la bonne guerre, est d'autant plus attaquant, qu'il affecte l'impersonnalité, et qu'il prétexte le besoin d'une discussion dégagée de toute individualité. Cela serait parfait si notre contradicteur pouvait ne pas user de la *première* personne.

ciation de l'idiome, et l'autre la *dissimulerait* sous des sons arbitraires et étrangers à la forme audible du langage. Toutes les deux serviraient *cumulativement*.

Illustrons cette théorie par un exemple qui s'adapte exactement à la thèse de M. Halévy :

Aita gurie cervetan zarena.

Cela est du français dissimulé pour une raison inconnue, et cela se prononce, pour les initiés :

Notre père qui êtes dans les cieux.

En voici la démonstration :

Aita est la manière idéographique d'exprimer la notion de *pater*, en français *père*. *Gurie* indique la possession de plusieurs personnes parlant d'elles-mêmes; cela se prononce *notre* et se met devant le mot en français, *Cerua* exprime l'idée de *ciel*, comme le chiffre 200 se prononce *deux cents*; *etan* signale l'idée de l'habitation dans la pluralité, il se prononce donc avec *cerua* : *dans les cieux*. Le mot *zarena* n'existe que pour les yeux, tout comme les autres. *Zarete* exprime l'idée de l'existence de plusieurs êtres auxquels on s'adresse, et *na* relie toute la phrase à la première. Pour l'oreille cela sonne : *qui êtes*. Le français, il faut l'avouer au surplus, a la mauvaise habitude d'intervertir les mots et de placer en premier lieu dans la prononciation les idées qui pour l'œil doivent se trouver à la fin.

Une erreur assez répandue attribue cette forme d'écriture, destinée seulement à l'œil, à une popu-

lation pyrénéenne. Cela est inadmissible. « Comment cela se fait-il¹, » qu'un langage complètement différent du français et de l'espagnol se trouve justement dans des provinces limitrophes et exposées au contact de ces deux grands pays inhabités avant l'époque des Romains? Car toutes les suppositions qu'on a étayées pour démontrer l'existence d'une langue basque ne reposent sur aucun texte de l'antiquité. Montrez-nous donc une seule histoire des prétendus Gaulois ou Ibères.

Des peuples aussi étrangers aux Romains devaient avoir, pour le moins, leur alphabet à eux. Or, les Gaulois se sont servis de lettres grecques, et quelques textes encore existants peuvent s'expliquer par la langue hellénique. Les monnaies dites *gauloises*, en caractères latins, sont simplement germaniques; les médailles dites *celtibériennes* sont de pur phénicien. Donc, toute cette thèse ne repose sur aucun « fondement historique. »

M. Halévy applique ces principes à l'assyrien, qui, comme le français, a également joui de l'incalculable avantage de s'écrire de deux manières *phonétiques*. La phrase de l'oraison dominicale en prétendu sumérien ou assyrien dissimulé se lit ainsi :

Addame annata zaï men.

Pater noster in cælo qui tu.

Adda est le signe idéographique de *père*; *me* est de

¹ Phrase assez usitée par M. Halévy. On peut lui répondre : « Nous ne savons pas *comment* cela se fait, mais cela s'est fait. »

même pour *notre*. *Anna* signifie *ciel*, et *ta*, l'idée de *dans*. *Zaë* exprime *qui*. *Men* est le pronom de la seconde personne.

Selon M. Halévy, cela est de l'assyrien, et se prononce avec quelques interversions nécessaires et restées malheureusement sans explication :

Abuni sa ina samē attā.
Pater noster qui in cœlis tu.

Qu'on ne nous objecte pas que comparaison n'est pas raison : celle-ci peut s'établir par une analogie. L'exemple que nous avons donné s'adapte, dans ses moindres détails, à la question : il cesse, par cela même, de ressembler à une satire ou à une raillerie. Nous n'avons fait qu'appliquer une méthode que notre savant contradicteur nous a enseignée. Ce qu'il a commencé à faire pour le sumérien, nous l'avons imité pour le basque. Pourrait-il nous en blâmer ?

Parlons un langage plus strictement scientifique. Si M. Halévy n'était pas un travailleur de seconde main, il saurait que l'*assyrien*, en caractères idéographiques, exprimerait la phrase ainsi :

AD ni sa DIL AN E attā.

Mais il paraît croire que le sumérien n'est écrit qu'en idéogrammes parce que le syllabaire assyrien s'est développé des hiéroglyphes sumériens. L'étude des textes lui aurait montré que le sumérien est plus phonétique que l'écriture égyptienne et que le système assyrien. Les exemples qu'il a extraits des tra-

voux des assyriologues prouvent suffisamment ce fait rudimentaire. Voici un paradigme des possessifs sumériens :

Sumérien.	Assyrien.	Français.
<i>addamu</i>	<i>abuya</i>	mon père.
<i>addazu</i>	<i>abuka, abuki</i> (f.)	ton père.
<i>addani</i>	<i>abusu, abusa</i> (f.)	son père.
<i>addamē</i>	<i>abuni</i>	notre père.
<i>addazunēnē</i>	<i>abukunu, abukina</i> (f.)	votre père.
<i>addanēnē</i>	<i>abusunu, abusina</i> (f.)	leur père.

Si la première colonne est de l'assyrien, « comment cela se fait-il » que le féminin ne soit jamais exprimé dans l'écriture figurée? Il y existe néanmoins un idéogramme du genre féminin. Qu'est-il donc devenu? C'était le cas, ou jamais, de l'employer.

Les assyriologues donneront la raison : dans les langues touraniennes, le féminin n'a pas de suffixe spécial. On y dit « mon cher » en s'adressant à une femme, et l'on se sert du salut de « mon sultan » pour féliciter un être humain à l'occasion d'un événement exclusivement féminin.

Un autre inconvénient est que « l'idéogrammatisme » a un cas défini, *addabi* « le père », et que le « phonétisme » assyrien est obligé de paraphraser souvent par le suffixe de la troisième personne. Exprimerait-il dans l'écriture ce qui lui manque dans le langage? Voyons maintenant les postpositions à l'œil, qui sont des prépositions à l'oreille :

Sumérien.	Assyrien.	Français.
<i>addamaku</i>	<i>ana abuya</i>	vers mon père.
<i>addamuta</i>	<i>ina abuya</i>	dans mon père.
<i>addamalal</i>	<i>eli abuya</i>	sur mon père.
<i>addamugim</i>	<i>kima abuya</i>	comme mon père.
<i>addamura</i>	<i>ana abuya</i>	à mon père.

Le pluriel est exprimé en sumérien par le phonétique *ri*, *addari* « les pères ». Écrit-on *addari* pour exprimer le pluriel en assyrien? non. Cet idiome a pour le pluriel un signe idéographique spécial qui manque au sumérien, au moins comme nombre.

Le sumérien n'a qu'une manière phonétique d'écrire les pères, *ad-da-ri*, ou, au cas direct, *addaënê*. L'assyrien peut mettre *a-bu-ut*, *abut*, ou bien il emprunte au sumérien le premier signe AD, qui devient l'expression de l'idée de « père », en lui ajoutant le signe *mis*, « beaucoup » en sumérien, mais qui exprime le pluriel en assyrien. Le groupe ainsi composé ADMIS, se prononce alors *abut*. L'idée de « mes pères » est formée par l'adjonction du suffixe sémitique *ya*, mais on n'écrit jamais le sumérien *addarimu*, pour prononcer *abutiya*.

Tout cela a échappé à l'auteur parce que les assyriologues ont eu le tort de ne pas exposer ces points au public. On peut répondre que M. Halévy aurait dû les dégager des textes eux-mêmes; mais pour cela il fallait étudier ceux-ci, et il avoue lui-même n'être pas *spécialiste*. Cet aveu était superflu.

On serait en mesure de donner des textes *bilingues* par centaines. Souvent la traduction assy-

rienne manque, et on lit à la place, avec de petites lettres : « sens obscur. » Si la première colonne était de l'assyrien, des Assyriens savants auraient dû la comprendre, tandis que les traducteurs d'une langue sacrée et éteinte, au VII^e siècle avant l'ère chrétienne, pouvaient très-bien ne pas se rendre compte de quelques parties d'un idiome que, souvent, ils traduisaient d'une manière peu verbale.

Les Juifs ignorent ainsi la signification exacte de bien des passages de la Bible que les exégètes expliquent de manières différentes, quoique la tradition ait conservé en entier le corps de la langue hébraïque. Pour les Juifs modernes l'hébreu est une langue morte, ce que fut aussi pour les Assyriens le sumérien, dont les textes les plus modernes ne descendent pas au delà du troisième millénaire avant J. C., ou de la première moitié du second.

Il y a eu, nous en convenons, de temps à autre, des écritures cachées et secrètes, mais pour un but tout autre que celui que se sont proposé les inventeurs de l'écriture cunéiforme. De courtes formules magiques, des abraxas, des légendes gnostiques, des signes cabalistiques se trouvent chez tous les peuples : on nous accordera néanmoins que l'usage en est très-restreint. Tel n'est pas le cas ici. Les abraxas ont un sens qui *doit rester secret* : ici nous voyons des textes originaux, traduits dans la langue vulgaire par centaines. Qu'on voile d'un mystère profond les formules magiques, rien de mieux ; mais des textes unilingues, sans traductions, qui racontent les hauts

faits des rois qui voulaient se faire connaître à leur peuple et à la postérité? S'ils écrivaient dans leur langue, ils voulaient qu'on comprît ce qu'ils disaient. Mais des lois destinées à être respectées par tout le monde auraient été soigneusement dissimulées à ceux-là mêmes qui devaient les observer? Cela est inadmissible. *Nulla lex nisi promulgata*. On chercherait en vain une raison, quelque futile qu'elle fût, pour rendre plausible une opinion répugnant à toute réflexion.

Voilà donc une preuve *ad absurdum* et valant bien les arguments *ad hominem* de notre savant contradicteur qui recherche trop les exceptions. Il nous reproche d'avoir trouvé vingt mots touraniens seulement : ne lui objectons pas qu'il n'a pas mentionné vingt rois portant des noms sémitiques. Parmi des centaines de noms, il en a enregistré UN, le roi *Sin-idinna*, qui est bien sémitique de nom, si l'on veut lire le premier élément du nom *Sin* et non pas *Aku*. Mais accordons le *Sin-idinna*. Nous avons des textes touraniens de ce roi; mais rien ne prouve qu'il n'ait pas, comme le roi Hammurabi, écrit des inscriptions assyriennes et des documents sumériens. Ah! si, par exemple, nous avions des centaines de textes assyriens de rois assyriens et une inscription dans l'idiome sumérien émanant d'un roi étranger, M. Halévy aurait raison de ne pas accepter « l'hypothèse touranienne. » Mais ici c'est précisément le cas inverse. Les rois achéménides n'ont-ils pas écrit en médique et en assyrien? Ne connaît-on pas des textes

de Cyrus, fils de Cambyse¹, dans la langue de Babylone? N'avons-nous pas des textes égyptiens des empereurs romains? L'égyptien n'aura alors jamais existé et se réduira à du latin tout pur.

Pourquoi donc Tibère et Néron ont-ils écrit dans l'idiome de l'Égypte? Parce qu'ils régnaient sur un peuple qui parlait cette langue. Le même fait s'applique à *Sin-idinna*; si ce monarque a écrit un texte sumérien, c'est qu'il s'adressait à des sujets en faveur desquels il se servait de ce langage.

Mais on oublie de dire *pourquoi les rois ASSYRIENS n'ont JAMAIS écrit en DISSIMULÉ.*

Encore un argument *ad hominem* qui se retourne contre celui qui voulait en tirer parti.

Voici un hymne bilingue inédit, comme le sont la plupart des textes sur lesquels notre antagoniste a discuté, sans s'être douté de leur existence.

Ce qui frappera tout le monde, c'est surtout la différence entre le sumérien et l'assyrien au point de vue de la syntaxe. La langue de l'original admet, comme le sanscrit, le grec, l'allemand et quelques langues touraniennes, la composition des mots, que les langues sémitiques ne connaissent pas. « Les assy-

¹ Pour le dire en passant, cette légende sur des briques a été trouvée par Loftus, déchiffrée pour la première fois par M. Rawlinson et publiée par M. Bosanquet, d'après une copie fautive de M. Smith. Elle est ainsi conçue :

« Cyrus, roi de Babylone, serviteur (nibid) de la Pyramide et de la Tour, fils de Cambyse, le roi puissant, moi. »

Cette légende, du plus haut intérêt, confirme le nom de Cambyse, père de Cyrus, donné par Hérodote.

riologues » ont, pour montrer cette analogie, traduit le sumérien en sanscrit¹, et ces traductions sont parfaitement conformes au génie de la langue indienne. Si au contraire le sumérien n'était que de l'assyrien dissimulé, composé de signes destinés à l'œil dont on voulait même ménager la susceptibilité en observant des lois *euphoniques*², l'assyrien *vrai* serait l'original, et l'assyrien *dissimulé* devrait être calqué sur l'idiome sémitique, ce qui précisément n'est pas.

Écoutons maintenant le chantre sumérien, dans un hymne adressé au Feu (*Mus. Brit. K. 44*), choisi parce que la traduction des mots originaux est vérifiée par des centaines d'autres passages :

1. Sumérien³. — An. pil. *GI. zilme kurra-gaṭula*.

Cantus. Deus Ignis aeterni, purificator, regioniculmen (chorocoryphée).

¹ Voici la traduction en sanscrit de l'hymne qui va suivre :

Agnē pavana kshētraçikhara.

Pravira Samudraḡa kshētraçikhara.

Agnē tvaḡḡrālā punyatēḡāḥ

Kālarātrīdamam pradīpayati.

Kasyacin nāma prakhyātam bhāḡyan niçcinōshi.

Çubvasisasañvītāyakō yas tvam.

Raḡataswarnaçrīmadākārahrd yas tvam.

NinKaçidēvōpaḡāpakō yas tvam.

Aripatāpatimrayakō yas tvam.

Martyasvadēvaputrasya dharmāñ virāḡayēḥ.

Svarga iva punyāḥ syāt.

Kshītir iva praḡanishnuḥ syāt.

Svarganadhyam iva prabhāyāt.

² C'est là une des plus étranges absences ou distractions qu'ait eues notre savant antagoniste.

³ Le trait indique l'idéogramme.

- Assyrien. *An. pil. gi. apkalluv sa ina māti saqū.*
(Accadien.) Deus Ignis aeterni, purificator, qui in regione elevatus (es).
2. Sumérien. *Ursak tur zuab' a kurra-gatula.*
Heros, filius undae, regioni-culmen.
- Assyrien. *Qarrada mar upsi su ina māti saqū.*
Heros, filius undarum, qui in regione elevatus(es).
3. Sumérien. *An. pil. gi. pilzu ella-parparga¹.*
Deus Ignis aeterni, flamma tua sacro-splendore-praedita.
- Assyrien. *An. II² ina isātika elluti*
Deus (*idem*) per flammam tuam sacras.
4. Sumérien. *He mi gigga pir apmalmal.*
Domum nigrae noctis luci-praebet.
- Assyrien. *Ina bet ikliti nura tasakkan.*
In domum tenebrarum lucem mittis.
5. Sumérien. *Sanam mu -a zakso apmalmal.*
Cuicumque nomen pronunciatum sortem praebet.
- Assyrien. *Mamman sa suna nabū sim tasama.*
Cuicumque qui nomen (suum) pronunciat sortem destinat.
6. Sumérien. *Uruda-anna-ḫiḫibi zae men.*
Cupri-plumbi-confusor(³) qui tu.
- Assyrien. *Sa eri u anaki muballilsanu atta.*
Qui cuprum et plumbum confundens (ea) tu.
7. Sumérien. *Kūgi-kūtam-dungabi zae men.*
Auri-argenti-propitiator(³) qui tu.

¹ On pourra faire un petit vocabulaire. Ainsi *pir* veut dire « lumière », *parparga*, « reluire » : C'est un changement « euphonique » (vide infra).

² Indique *idem*.

³ Ces exemples montrent que, contrairement à la contestation soulevée par un « accadiste, » le *bi* est bien la désinence d'un nomi-

- Assyrien. *Sa šarpi¹ huraši mudammisunu alla.*
Qui fusiones auri propitia forma donans(ea) tu.
8. Sumérien. *An. Nin-kaši tabbabi zae men.*
Deum Ninkasi tradens(ó) qui tu.
- Assyrien. *Sa an II dabbusu alla.*
Qui Deum eundem tradens eum tu.
9. Sumérien. *Uk hulit namgap giggibi zae men.*
Hominis - hostis - splendorem - obscurator(ó) qui tu.
- Assyrien. *Sa limni ina musi mutir irtisu alla.*
Qui hostem in noctem mutans lucem ejus tu.
10. Sumérien. *Uk urulu tarana sa ak ak dani gan en-parparga.*
Hominem mortalem, filium dei sui justitiam suam
resplendere facias.
- Assyrien. *Sa avili habal ilisu mesritisu litabbiba.*
Qui homini, filio dei sui, jus suum consecres.
11. Sumérien. *Angim gan'en kūga.*
Coeli instar altus sit.
- Assyrien. *Kima samē lilil.*
Sicut coelum altus sit.
12. Sumérien. *Kigim gan'en ella.*
Terraē instar sacer sit.
- Assyrien. *Kima iršitiv libbib.*
Sicut terra fecundus sit.
13. Sumérien. *Sā an gim gan'en parparga.*
Centri-coeli instar splendeat.
- Assyrien. *Kima kirib samē limir.*
Sicut centrum coelorum luceat.

natif défini, et non pas le suffixe de la troisième personne qui, d'ailleurs, est *ni*.

¹ Ici il y a évidemment une paraphrase; le texte original n'a pas paru assez clair au traducteur, et l'on a d'autres exemples du même fait. Ainsi, plus bas, le mot *libbib*, appliqué à la terre, a le sens de fécondité, que l'original ne donne pas.

Voici la traduction de cet hymne :

Feu éternel, purificateur, qui planes au-dessus du pays,
 Héros, fils des ondes, qui planes au-dessus du pays,
 Feu éternel, par tes flammes sacrées,
 Tu portes la lumière dans le lieu des ténèbres,
 Et tu fixes son sort à quiconque dont le nom est prononcé
 [(en naissant).

Le cuivre et le plomb, tu les mêles ensemble,
 A la fusion de l'or, tu donnes la forme propice.
 C'est toi qui livres le dieu Ninkasi.
 A l'homme ennemi, tu changes en nuit (tu aveugles) sa vue.
 Puissest-tu consacrer son droit au mortel qui est fils de son
 [Dieu :

Qu'il soit élevé, comme le ciel,
 Qu'il soit saint (fécond), comme la terre,
 Qu'il respandisse, comme le centre des cieux !

Voici un autre hymne à Mérodach.

Sumérien. *aba rar*
 . . . quis . . .

Assyrien. *Ina pī gitridika mannu ipparassid.*
 Coram fortitudine tua quis effugiet ?

Sumérien. *Ene ramzu šapar maḥ ankila sa-mun-lal.*
 Voluntas tua mysterium supremum, in cœlo et terra
 (id) explicas.

Assyrien. *Amatka šaparra širu sa ana samē au iršitiv taršat.*
 Voluntas tua mysterium supremum quod cœlo et
 terrae explicas.

Sumérien. *Aabba ummilal absi ḫuluḫḫa.*
 Mari impera, mare obediēt.

Assyrien. *Ana tamti usar va tamtuw sī galtat.*
 Mari impera, et mare illud (illa) obtemperabit.

Sumérien. *Šagga ummilal šagga sea andu.*
 Procellae impera, procella silebit.

- Assyrien. *Ana şuşē usar va şużū idammum.*
Procellae impera, et procella silebit.
- Sumérien. *Amia a-Utkipnunkita ummilal.*
Cursui torto Euphratis impera.
- Assyrien. *Ana age Puratti usar va*
Cursui torto Euphratis impera et
- Sumérien. *Eneram usur abhulhul.*
Voluntas Merodachi inundationem pacabit.
- Assyrien. *Amat Mardak usurrahku¹ idallah.*
Voluntas Merodachi inundationem pacabit.
- Sumérien. *U zae maḥ men abu dēa dadi.*
Domine, qui sanctus tu, quis aequus?
- Assyrien. *Belav atta şirat mannu isannanka.*
Domine tu sanctus es; quis aequat te?
- Sumérien. *an mu sâala zae si indirji.*
Merodache, inter deum nomen nuncupantem, tu honoraris.
- Assyrien. *Mardak ina ili mala sum nabū [atta adi] rat.*
Merodache, in diis qui nomen habent, tu honoratus es.

Voici la traduction française :

Qui peut s'échapper devant ton attaque ?
Ta volonté est le saint mystère que tu révéles au ciel et à
[la terre.

¹ Ce mot est très-concluant. Le terme sumérien se compose de *a* « eau », et *sur* « étendre », *ridu* « couvrir », *şuk*[*kuka*] (comp. B. M. III, 70, 160). Le mot sumérien a été transporté en assyrien, où l'inondation se dit alors *asurrahku*. Il y a donc ici une preuve palpable de l'acceptation par les Sémites d'un *son* sumérien, signifiant dans cette langue « débordement de l'eau ». L'idéographisme n'existe plus, il devient un mot prononcé, non par les termes assyriens, *me riduti*, mais avec les sons phonétiques des idéogrammes. Il existe bien d'autres exemples analogues; ainsi *şapar* (l. 1).

Commande à la mer, et la mer, elle obéira,
 Commande à l'ouragan, et l'ouragan se taira.
 Commande au cours tortueux de l'Euphrate, et
 La volonté de Mérodach arrêtera l'inondation.
 Seigneur, tu es saint, qui peut t'égalé ?
 Mérodach, tu es honoré parmi les dieux qui portent un
 [nom].

Il serait oiseux d'insister sur des particularités qui démontrent que le sumérien écrit d'abord est l'original, et que l'assyrien occupant la seconde place au-dessous en est la traduction. Cela est prouvé par les substitutions des synonymes, et les paraphrases qu'il est impossible de n'y pas reconnaître.

La langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme est un idiome difficile, offrant des caractères spéciaux, même tout à fait nouveaux; mais elle montre tous les *criteria* d'un langage indépendant. Quelle est d'ailleurs la langue qui n'ait pas des particularités? Ne peut-on pas montrer, en appliquant la théorie de notre contradicteur, que toute autre langue offre exactement les mêmes indices de sa non-existence à des esprits prévenus? N'a-t-on pas prouvé que le zend n'a jamais été un idiome? Que sont donc devenues

¹ Ceci est la traduction de M. Oppert. Il existe une autre traduction de M. Lenormant :

Devant ta grêle qui se soustrait ?
 Ta volonté est un décret suprême que tu établis dans le ciel et sur la terre.
 Vers la mer, je me suis tourné, et la mer s'est aplanié,
 Vers la fleur je me suis tourné, et la fleur s'est flétrie,
 Vers la ceinture de l'Euphrate je me suis tourné, et
 La volonté de Mérodach a bouleversé son lit.
 Seigneur, tu es sublime, qui peut te changer ?
 Mardouk, parmi les dieux, prophète de toute gloire.

aujourd'hui les contestations des Richardson et d'Erskine, réfutées par Rask?

Il est, au surplus, inexact que cette langue sumérienne n'ait pas laissé de traces. Jusqu'en hébreu on trouve des mots appartenant à cet idiome. Par exemple, le mot « palais » est écrit en cunéiforme par deux signes \equiv ||| \equiv —, *maison grande*. Selon M. Halévy, cela se prononçait *bit rab*. Cette opinion est erronée. La maison se disait *he* en sumérien, et *kal* signifiait *grand*.

Si le sumérien n'avait pas été une langue, le « palais » ne se dirait pas *hēkal* en assyrien, en hébreu et en araméen, d'où l'arabe même l'a emprunté; les Sémites ont puisé ce mot dans la langue touranienne.

La seconde dignité de l'empire assyrien s'écrit par deux signes TUR *homme* (fils), TAN *puissant*; cela aurait donc dû se prononcer *maru idlu*. Malheureusement le prophète Isaïe (xx, 1) est là, et donne à ce grand personnage le nom de Tartan, qui, en effet, rend littéralement cette idée en sumérien. Un autre titre est celui de l'interprète, *le fils de Guman*. Prononcez à l'assyrienne *habal Guman*, et cela ne dit rien, tandis que le mot sumérien *turguman* a donné naissance aux verbes sémitiques תרגם, « traduire », au *targum* hébreu, au *drogman* et au *truchement* français.

Le chef se dit « homme grand », *turgal*, en sumérien, *maru rabū*, en assyrien. La Bible fournit ce mot comme nom du roi des peuples (*Gen. xiv, 1*).

Le même verset contient un nom royal lu Arioeh, ארייך, qui, ce que M. Lenormant prouve, est le personnage dont le nom est lu à tort sémitiquement *Zikar-Sin* « servus Luni »; en prononçant en sumérien, on a *Eriw-Aku*. M. Oppert prétend que le roi Amraphel, אמרפל, s'écrit avec les deux caractères *ŞUR-PIL* « splendor ignis »; il se prononcerait en assyrien *pur-isat*, en sumérien *Amar-pil*. Et à l'époque d'Abraham, les Sémites étaient déjà établis en Mésopotamie depuis longtemps.

Les mots sumériens introduits en assyrien et se répandant de là dans les autres langues sont en grand nombre. Nous citons le mot sumérien *labar* « éternité, durée », qui a formé un verbe sémitique לבר, d'où est venu le *labarum*¹ de Constantin.

Ainsi les noms des mois juifs et chrétiens sont d'origine sumérienne. Cette civilisation antique a laissé des vestiges dans le dictionnaire sémitique, précisément comme des mots grecs se sont introduits dans le lexique de la langue hébraïque moderne, en formant même des racines d'une physiologie toute sémitique.

Mais nous combattons en faveur d'une thèse que M. Halévy admet. Après avoir présenté au lecteur des étymologies que lui-même aurait caractérisées de mauvais calembourgs, si un autre que lui les avait commises (voir p. 522 à 529), après avoir dit que la répétition quadruple de *ka ka ka ka* était uniquement « faite pour frapper la vue » (p. 521), notre ingénieux

¹ Oppert, *Études assyriennes*, 1857, p. 165.

contradicteur s'oublie évidemment. Selon lui, le sumérien n'est pas une langue. Mais on lui signale de nombreux changements euphoniques dans ce qu'il voudrait faire passer pour un système *oculaire*. M. Halévy, qui a réponse à tout, réplique à cette objection :

« Le sacerdoce babylonien a dû considérer les articulations du système figuratif comme la langue des dieux et des esprits(1). C'est de cette façon que s'explique sans efforts(?) la loi d'euphonie observée dans le groupement des signes pour les pronoms et certaines prépositions, loi qui a égard au mot précédent. Le radical même ne se prête à aucune modification, car la forme *da-dua* pour *du-dua* qu'on rencontre dans un document est trop isolée(?) pour qu'on puisse en tirer la moindre conséquence¹. »

Les assyriologues n'ont pas d'accointances assez divines pour pouvoir vérifier si « le sacerdoce babylonien » se trompait ou non. Ce manque d'entregent céleste leur rend plus difficile encore l'intelligence de ce que pourrait être « l'articulation » d'un système figuratif. Mais ce qu'ils ne sauraient jamais comprendre, quelque *convivæ deoram* qu'ils fussent, c'est qu'il puisse exister des lois d'*euphonie* pour le groupement de signes qui ne se prononcent pas et qui s'écrivent uniquement « pour la vue. » L'œil, on ne le niera pas, est d'une surdité complète, et pour juger d'un son, il faut entendre.

¹ C'est une très-grave erreur. M. Halévy pourrait trouver des faits pareils à chaque page, s'il était *spécialiste*.

Il y a chez nous aussi des livres écrits en « signes figuratifs. » Tels sont les livres d'analyse mathématique et les tables de logarithmes. A-t-on jamais pensé à être choqué par la cacophonie des *xyz* ou *pq*? S'est-on jamais ému à l'idée que la septième décimale blesserait peut-être l'euphonie produite par la sixième?

Ce lapsus démontre à M. Halévy qu'il défend une thèse insoutenable.

Ou bien il y a un système figuratif, et alors il n'y a pas d'euphonie.

Ou bien il y a euphonie, et alors il existe une langue.

Comment notre contradicteur se tirera-t-il du dilemme qu'il s'est posé lui-même? Nous sommes heureux de pouvoir accéder à la pensée du « sacerdoce babylonien », qui voulait bien, M. Halévy nous l'assure, voir une langue, et la « langue sacrée », dans les originaux des textes bilingues.

Après tout ce qui précède, trouve-t-on une raison quelconque à faire valoir contre l'existence du sumérien comme idiome? Donne-t-on un seul argument que l'on ne puisse pas employer, *a fortiori*, contre n'importe quelle langue? Il faut du reste rendre cette justice à M. Halévy, que toutes ses allégations se réduisent à une négation gratuite, à laquelle nous opposons, appuyé que nous sommes sur la réalité des faits, l'affirmation la plus péremptoirement catégorique.

II.

L'existence de la langue sumérienne comme idiome met à néant toute la déduction de M. Halévy.

Cette langue n'est sûrement ni aryenne, ni sémitique. Qu'est-elle donc? Elle appartient au troisième groupe qu'on appelle touranien.

Nous convenons que le terme de *touranien* est attaquable. Le savant éminent qui l'a pour ainsi dire introduit dans la science, M. Max Muller, en a peut-être trop élargi le domaine. Mais, en tout cas, ce nom en vaut un autre, et la question est de savoir s'il convient ou non à l'idiome sumérien.

Or, si un langage quelconque a le droit de se nommer touranien, c'est précisément la langue des inventeurs de l'écriture anarienne. Dans cette langue, *tur* veut dire « homme, fils »; il forme des mots composés désignant les tribus et les castes. Le mot y prenait une telle extension, que les Assyriens sémites ont dû l'interpréter, et par le terme de *maru* מַרַּא « homme, maître », et par celui de *hablu* « fils ». Nous avons déjà cité des appellations comme *turtan*, *turgal*, *turgumannu*, auxquelles on pourrait en joindre bien d'autres. C'est Sumer qui, dans le Zendavesta, est exprimé par *tūrya*, par le prototype de Touran, le règne d'Afrasiab. C'est lui qui, dans la trilogie des fils de Feridoun, Selm, Tour et Iredj, personnifie l'élément de la haute Asie. C'est la nationalité des *Toar*, des hommes qui s'opposent à *Airyā* et

à *Cairima*, plus tard rapproché de *Sem*. Le sumérien est par excellence le langage touranien.

Une autre question est de savoir si les langues dites *altaïques* doivent se rattacher à *Tour*, si elles peuvent prétendre au nom de touranien, et si elles ont une parenté avec le sumérien. Ici, notre honorable contradicteur a évidemment un tort moins considérable en niant ce lien : il est bien moins dangereux de s'opposer à l'affinité de deux choses qu'on connaît à peine, que de refuser l'existence à l'un des éléments litigieux. Nous lui accordons encore qu'il y ait peut-être un danger à faire de la philologie comparée sur un champ qui embrasse le quart du monde terrestre ; que bien des comparaisons, établies par les « accadistes » dans ces derniers temps, auront le sort des enfants qui ont trop d'esprit. Il est périlleux, en effet, pour des érudits qui n'en ont pas fait l'occupation de leur vie, de comparer au sumérien d'il y a cinq mille ans le votyak, l'ostyak, même celui du Jenissei, le tchoude, le tongouse, le permien, le tchérémissé, le mordouine et le zyränien, idiomes qui n'ont aucune histoire, et qu'on utilise pour la philologie, dans l'état dans lequel nous les voyons au XIX^e siècle.

Mais à vrai dire, la question n'est pas là. Il ne s'agit pas de combattre des détails qui peuvent être faux, et qui le sont certainement en grande partie. Que l'on prouve que le persan *behter* et l'anglais *better* n'ont rien à faire ensemble, que *sanscrit* n'est pas *sanctum scriptum*, il n'en est pas moins incontes-

table que le persan et l'anglais, que le sanscrit et le latin sont reliés par une parenté très-rapprochée. Quelque hasardées que soient quelques comparaisons *altaïstes*, il y en a d'autres que l'on ne saurait détruire et qui démontrent le caractère agglutinatif ou isolant du sumérien.

En tout cas, « l'idiome sacré » est une langue touranienne; » *il n'est sûrement pas aryen*, malgré bien des assonances avec des racines verbales indo-européennes, *et encore moins sémitique*. Avec une égale certitude les idéogrammes prouvent que le peuple qui s'en servit primitivement a des origines septentrionales¹. Cela est surtout indiqué par les caractères simples qui rendent la flore et la faune sumériennes.

Est-on autorisé à rejeter l'*altaïsme* du sumérien? M. Halévy insiste sur les différences : c'est son droit. Mais il se tait, en revanche, sur toutes les analogies.

Nous répétons qu'il serait encore plus périlleux de repousser l'*altaïsme* que de l'admettre; nous ne voyons pas de raisons qui l'écartent, mais bien des motifs qui le favorisent.

¹ Ainsi le sumérien, en cela dissemblable à l'égyptien, n'a pas d'expression *simple* pour le lion, ni pour le tigre, le chat, le cheval, le chameau, le mulet, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, mais seulement pour le chien, le loup, le chacal, l'ours, l'âne, le cerf, le bouc, l'agneau, le bœuf. Quant aux plantes, les hiéroglyphes se bornent aux expressions d'arbre, de roseau, d'arbrisseau, de feuille, de grain, d'orge; nulle trace d'une image simple ayant le sens de palmier, de froment et d'autres; mais il existe des idéogrammes *composés* avec les éléments existants et ayant les significations mentionnées. Cette circonstance prouve bien l'origine septentrionale du peuple sumérien.

Les assyriologues n'ont jamais prétendu que cette langue sumérienne fût du hongrois, du mongol ou du finnois. Mais M. Halévy a, de son côté, échoué dans sa tentative de prouver le non-touranisme de l'idiome en question. Tout ce qu'il dit sur les particularités prétendues communes aux langues touraniennes, sur l'harmonie des voyelles¹, ne prouve pas qu'il soit bien plus *spécialiste* dans le domaine des idiomes altaïques que dans celui de l'épigraphie assyrienne. En acceptant pour vrais les ukases par lesquels M. Halévy se prononce, très-superficiellement du reste, sur la phonétique, les radicaux, la flexion, l'adjectif, les noms de nombre, sur toutes les parties enfin, on devra exclure des langues touraniennes le turc, le mongol, le finnois². Les assy-

¹ L'harmonie des voyelles n'existe pas dans toutes les langues touraniennes; mais admettons qu'elle y existe. Comment M. Halévy sait-il que le sumérien ne la respectait pas? Comment juger des nuances de prononciation d'un idiome éteint depuis trois mille ans? Tout cela prouve un oubli complet de la réalité. Peut-être même «les scribes confiaient au lecteur le soin de corriger de vive voix les inexactitudes de l'écriture.» Cette phrase un peu bizarre est de M. Halévy lui-même (p. 505). M. Halévy oublie en outre qu'en turc, par exemple, *oldoam* «je fus» et *euldam* «je mourus» s'écrivent exactement de même. L'écriture, quelle qu'elle soit, ne rend pas toutes les nuances de la prononciation.

Ce phénomène est d'ailleurs un fait général et physiologique; il se trouve dans les langues germaniques, par exemple, car la *déflexion* n'est qu'un fait se rattachant aux mêmes lois phonétiques.

² Quand on est si sévère pour autrui, on ne commet pas des lapsus aussi graves que celui d'*evi sultanyū*; *l'isafet* n'est pas turc. En turc, la maison du sultan se dit : *ev sultanyñ*. Pourtant, une inattention est moins blâmable que l'apparence d'une mauvaise défaite. Une telle apparence se trouve à la page 476, l. 12 et sui-

riologiques, bien moins affirmatifs dans leurs débuts, sont aujourd'hui soutenus dans leurs opinions par tous les savants qui ont droit de les juger. Les disciples de Castrén, les Gabelentz, les Schott, les Schiefner, les Donner, les Lagus, les Koskinen, les savants hongrois, dont M. de Ujfalvy, MM. Léouzon-Leduc, Lucien Adam et Sayous en France, retrouvent, nous assure-t-on, dans le sumérien une parenté avec les langues septentrionales.

Pour les assyriologues, cette question est secondaire; leur tâche est d'abord de fixer l'idiome grammaticalement, en laissant aux érudits spéciaux le soin d'y appliquer les principes de la philologie comparative. En ce qui regarde ce point, les assyriologues font renvoyer la cause et les parties devant

vantes, à la ligne où il est dit : « Eh bien! après vingt ans de recherches assidues, les assyriologues ont signalé dans les documents d'Accad (!!) seize mots hongrois, neuf mots finnois, ostiaques, permiens, votiaques, vogouls et mordouines, six mots turcs et deux mots mongols, résultat vraiment extraordinaire pour une langue qu'on annonçait comme destinée à « devenir le sanscrit des langues touraniennes. »

Les vingt « années de recherches » assidues sont employées par M. Oppert pour prouver le défaut d'analogie entre le verbe sumérien et celui des autres langues; les vingt mots dont parle M. Halévy sont tirés de l'*Expédition de Mésopotamie*, publiée en 1858. Nous ne voulons pas empiéter sur le livre d'un collaborateur où ces questions seront traitées.

La phrase guillemetée, concernant le sanscrit, n'a jamais pu venir à l'idée d'un sanscritiste. Si elle a été prononcée, elle n'est qu'une imitation d'une malheureuse parole de Hincks, qui nomma l'assyrien le sanscrit des idiomes sémitiques. Rien, en effet, n'est plus erroné. Mais la comparaison peut être mauvaise, et le touranisme du sumérien peut néanmoins être très-réel.

la juridiction compétente qui a retenu l'affaire. Attendons donc l'arrêt des hommes dont l'autorité ne sera pas récusée par notre contradicteur.

Voilà la réponse en ce qui touche le sumérien.

Mais cet idiome n'est pas le seul langage touranien qui existe dans le monde. Si M. Halévy avait pu prouver qu'il n'y eût pas eu de sumérien ou que cette langue ne fût pas de la souche de Touran, sa dénégation au sujet des Touraniens de la Mésopotamie resterait toujours plus que téméraire. Car que deviendra son allégation, si l'on lui démontre par des documents que les Sumériens ne sont pas les seuls fils de Touran qui ont habité ce pays?

Et cette preuve est facile à administrer, indéniable, irrécusable.

Dans la contrée baignée par l'Euphrate et le Tigre, arrosée par les affluents de ce dernier et appartenant, au point de vue géographique, au bassin de ces deux grands fleuves, il se trouve un pays d'une civilisation antique et d'une puissance remontant aux premiers âges de l'histoire. C'est la contrée où, depuis des temps immémoriaux, divers peuples de différentes races s'étaient réunis pour former un faisceau bigarré de nationalités. Les Couchites du peuple de Nemrod, les Élamites de la race de Sem, les Uxiens, Cissiens (*Huśsi*) de la souche aryenne, habitaient la Susiane, à côté des Susiens (*Susinak*), des Amardes (*Habardip*). Les rois de Suse, qui prirent Babylone en l'an 2283 avant J. C., nous ont laissé des textes que, dans ces derniers temps seu-

lement, on a expliqués. Le langage de ces inscriptions est tellement voisin de la langue *médique*, que quelques érudits ont même voulu donner à tort le nom d'*élamite* à la seconde espèce des textes trilingues des Perses. Or, la langue *susienne* et l'idiome des Mèdes appartiennent tous les deux à un groupe linguistique aujourd'hui éteint et qui, dans toutes les parties du langage, rappelle bien plus que le sumérien même, et surtout dans le verbe, l'organisation des langues altaïques. Ce n'est pas dans le médique qu'on pourrait chercher un système *oculaire* dissimulant la langue perse des Achéménides, et le susien, qui s'explique par cet idiome, est par hasard tout entier écrit en signes phonétiques.

On a donc beau nier le *sumérisme* ou l'*accadisme*, ou le *touranisme* d'un idiome réputé imaginaire, plus énergique encore, avec une inexorable persistance, s'impose le touranisme des textes des Kudurnakhunté, Sutrunkakhunté, Silhak, Undas-Arman, des successeurs et des devanciers des Humbanigas, Humbadaranma, Ummanaldas, Teumman et Ummanmenan. Ce sont des langues où *kik* veut dire « ciel », *murun* « terre », *(an)nap* « dieu », *(an)nan* « jour », *nankhante* « soleil », *ē* et *eva* « maison », *gik* « maître », *zunkik* « le régent », *khan-ik* « puissant », *sasinak* et *susnak* « noble », *atta* « le père », *sak* et *sakri* « fils »; des idiomes où *vara* signifie « être », *hutte* « faire », *kuti* « apporter », *du* « être », *yiak* « et », et *kus* « jusqu'à ». Ce sont des idiomes où les syllabes suffixées forment des factitifs, des désidératifs, des récipro-

ques, où les temps se modifient par d'autres syllabes agglutinantes, où il n'y a que des postpositions. En médique et en susien, on trouve répétées toutes les marques qui caractérisent les idiomes dits touraniens, et ce peuple susien a habité le bassin de l'Euphrate et du Tigre :

Jam proximus ardet

Ucalegon.

Pour qui a visité le pays, il est difficile de dire où finit la Susiane et où commence la Chaldée. Il y a donc eu des Touraniens dans ces pays¹, et c'est déjà en 2283 avant J. C. qu'ils ont pris Babylone et qu'ils y ont inauguré un règne de 224 ans.

Et ces mêmes monarques susiens ont écrit à Babylone en sumérien et en assyrien, car il y avait déjà des Sémites dans ces pays depuis très-long-temps.

Quel nom méritent maintenant les « observations [prétendues] critiques sur les *prétendus* Touraniens de la Mésopotamie? »

Il y a eu des Touraniens en Mésopotamie; nous savons quand ils y sont venus. Était-ce pour la première fois? Nous ne devons pas l'affirmer.

III.

Si M. Halévy avait, par impossible, réussi à prou-

¹ M. Halévy, sans connaître les textes susiens, a prétendu, à la séance du 12 février 1875 de la Société asiatique, avoir trouvé 150 (!) noms sémitiques en Susiane. Puisqu'il y a eu des Élamites dans ces contrées, il y a eu des Sémites, des noms sémitiques. Mais la plupart des noms résistent à cette manie *pansémitisante*.

ver, soit la non-existence de la langue sumérienne, soit le sémitisme ou l'aryanisme de l'idiome reconnu comme tel, il n'aurait pas eu besoin de recourir à des arguments théologiques, philosophiques, juridiques, mythologiques, historiques, préhistoriques, géographiques, ethnologiques, paléographiques, archéologiques et artistiques. Une bonne raison suffisait, comme la fameuse excuse à l'égard des canons qu'on n'avait pas. Tous ses arguments *ad hominem* se laissent facilement retourner contre lui; ils peuvent servir à lui prouver justement le contraire de ce qu'il avance. Les assyriologues ne se préoccupent donc pas de ces trop nombreuses objections, de ces demandes si telle ou telle chose est possible; ils ne font même aucune réclamation, qu'ils pourraient soulever néanmoins, au sujet des Grecs, de Bellérophon et de Palamède.

Ces objections ont la même valeur que les conclusions tirées par M. Halévy au sujet des connaissances prétendues insuffisantes des Grecs en matière de navigation, et qu'il soulève contre l'invasion des populations ioniennes en Égypte, dans sa polémique contre Emmanuel de Rougé¹. Les noms dont il combat l'existence se trouvent dans les textes, tout comme les noms géographiques *touraniens* qu'il ignore ou qu'il veut *sémitiser*.

M. Halévy insiste surtout sur le point suivant. Il voit un argument contre nous dans le silence des auteurs anciens; mais que vaut cette objection?

¹ Voir Halévy, *Études berbères*, *Journal asiat.* 1874, t. IV, p. 409.

Les cinquante auteurs qui ont composé des histoires spéciales de l'Assyrie, de la Chaldée, de la Perse, de la Médie, des Parthes, de la Scythie, de l'Inde, de l'Arabie, de la Phénicie, de la Cappadoce, de la Lydie, de la Bithynie, de la Phrygie et de tant d'autres pays, sont tous perdus pour nous. L'historien qui s'occupe des antiquités asiatiques sait que souvent un horizon tout nouveau est ouvert par un seul mot conservé dans un palimpseste retrouvé par un hasard heureux, sur lequel on ne devait pas compter. Que saurait-on de bien des rois sans les médailles? que sait-on du règne de Trajan?

Le silence de la Bible ou des auteurs classiques ne prouverait donc absolument rien contre l'existence antique de Touraniens en Mésopotamie; mais même cette allégation du silence est inexacte. L'antiquité nous a laissé des notions indiscutables à ce sujet¹, malgré la situation si défavorable que la perte de tant d'ouvrages grecs, dont les noms même sont oubliés, a faite à l'historien de l'Asie antique.

IV.

Nous abordons maintenant la question de l'origine non sémitique des signes cunéiformes.

L'étude consciencieuse des signes cunéiformes a fait ressortir plusieurs points très-connus. Les signes syllabiques ont souvent plus d'une seule valeur; ils ont en même temps une ou plusieurs acceptions

¹ Voyez les ouvrages de nos collaborateurs sur ce sujet

idéographiques, dont l'une dérive de l'hieroglyphe primitif qui a donné naissance au signe cunéiforme.

Mais puisque plusieurs langues, et l'on en connaît cinq jusqu'à présent, ont appliqué aux mêmes signes les mêmes valeurs phonétiques et les mêmes acceptions, il est clair qu'une nation peut seule avoir inventé ce système. Chez les cinq nations, les mêmes images représentant le poisson, l'oiseau, l'œil, l'oreille, le père, ont les valeurs phonétiques de *ha*, *hu*, *si*, *pi*, *at*. Nous ne citons que ces exemples; mais nous pourrions en mentionner bien davantage. Il est évident, de même, que la coïncidence ne peut être fortuite, mais que ces sons, et non d'autres, furent attachés aux images, parce que, dans la langue des inventeurs, ils représentaient les objets désignés. Ainsi, dans l'idiome primitif, *ha* devait signifier « poisson », ou la syllabe devait commencer le mot, *hu* « oiseau », *at* « père », *si* « œil », *pi* « oreille ».

L'examen de ces images a prouvé qu'il n'existait pas un seul cas où cette coïncidence pouvait être expliquée par les langues aryennes ou sémitiques. D'autre part, un bon nombre de matériaux lexicographiques s'adapte bien à des dialectes appartenant aux langues dites *ougro-finnoises*, *altaïques* ou *touraniennes*. Ce qui au commencement ne fut qu'une hypothèse hardie d'un assyriologue, est aujourd'hui reconnu par tous les hommes compétents. Les archéologues préhistoriques sont arrivés à des résultats analogues. Un critique éminent a dit « que l'homme, qui que

ce fût, qui avait fait cette remarque, était à coup sûr une sorte de Champollion¹. »

La première hypothèse fut confirmée quand on découvrit la langue qui contenait ces mots, quand on examina ses suffixes, ses postpositions, quelques-unes de ses particularités dans la conjugaison même. Plusieurs des phénomènes que les assyriologues croyaient être isolés et différents des autres idiomes touraniens, ont été rattachés à l'ensemble de la philologie touranienne naissante, et retrouvés par des savants plus spéciaux que ne le pouvaient être les assyriologues dans un domaine qui n'était pas le leur.

Cette écriture idéographique et syllabique passa, entre autres, chez les Assyriens sémites qui acceptèrent, avec les idées de « poisson, d'oiseau, d'œil, d'oreille et de père », également les valeurs syllabiques des *ha*, *hi*, *si*, *pi*, *at*. Si les Assyriens sémites voulaient lire les signes idéographiques, ils devaient les prononcer dans leur langue. Ils ajoutaient donc quelquefois une ou plusieurs valeurs secon-

¹ Gosche, *Compte rendu scientifique de l'année 1856. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XI, p. 307.

« Un des plus grands résultats (des travaux d'un assyriologue) est sans contredit l'introduction (*Einreihung*), déjà nécessaire *a priori* par d'autres questions, dans l'histoire primordiale, d'un peuple antique, scythique, touranien ou finno tartare. Je veux une bonne fois accentuer fortement qu'une épopée finnoise telle que le Kalevala exige la préexistence d'une pareille nation. Toute épopée mythologique, même la plus fugitive, doit avoir une telle base. Par ce fait, on ouvre une nouvelle voie à l'histoire des origines de l'Asie occidentale et de l'Europe. » (*Ibidem*, p. 309.)

daires aux valeurs touraniennes; de là la *polyphonie* du syllabaire assyrien si attaquée d'abord, et si certaine aujourd'hui, *parce qu'on en a trouvé la raison*.


Mais, proportion gardée, ce n'est que rarement que les Sémites ont créé une nouvelle valeur phonétique tirée de leur propre langue. Par exemple, les cinq caractères cités *n'ont pas* la valeur *syllabique* de *nun* « poisson », *iššur* « oiseau », *en* « œil », *uzn* « oreille », *ab* « père ».

Les assyriologues ont fait la part de ces introductions sémitiques. M. Halévy leur a emprunté ces données en voulant les tourner contre eux-mêmes. Il a tenté de dresser une liste de cent six signes qui prouveraient, selon lui, l'origine sémitique du syllabaire assyrien; en réalité, ils ne font que confirmer la thèse des savants combattue par lui.

M. Halévy a soigneusement négligé à peu près *six cents signes* qui détruisent sa théorie : ils ne paraissent pas à l'horizon. Quant aux cent six signes, il n'y en a que quinze qui soient spécieux, sans être inattaquables; ils prouvent la thèse des assyriologues, à savoir que les Assyriens sémites ont, pendant les quelque milliers d'années où ils se servirent de l'écriture anarienne, ajouté quelques valeurs provenant de leur propre langue. Ce sont, dans sa liste, les numéros 11, 22, 23, 25, 28, 41, 44, 48, 49, *62, 69, 78, 85, 94, 99. Quant aux 91 autres, ils reposent sur un manque absolu de préparation à ces études et sur des allégations inexacts qui ne s'expliquent que par un étrange oubli des textes et des faits.

Le lecteur jugera; prenons-les un à un.

1. A signifie « eau » et se prononce *mū*. Le mot *ablu*, que cite M. Halévy, n'est qu'une sigle *assyrienne*, que M. de Saulcy a expliquée, il y a trente ans.
2. U « maître » est *bel*; l'*amun* « artiste » de M. Halévy n'existe pas. Le mot *umun* est un mot *sumérien* de la glose II, 47, 54, signifiant « sang », *damu* en *assyrien*.
3. BA ne veut jamais dire « faire »; imagination de M. Halévy.
4. BE ne veut pas dire « mal », mais « sang ». Le *bēsu* de M. Halévy tombe donc de lui-même. Les deux signes *baddu* sont un mot *sumérien* qui veut dire « mortel », d'où la prononciation de *bat* attachée à ce signe. Le mot *assyrien bisu* est exprimé par *kil*.
5. LI a la valeur d'« élevé », a. *ellu*.
6. GI ne veut pas dire *gimīr* « tant », mais « être », *kān* et « canne » *qanu*.
7. RI ne signifie pas *gar*. Quant à *rihut*, que M. Halévy allègue, il y a là une des erreurs les moins pardonnables. La glose *B. M. II*, 28, 69 dit : « RI veut dire *paras*, verbe dans son emploi à *rihut*. » En expliquant RI par *rihut*, pour les besoins mal entendus de sa cause, il a traduit, comme nous le dirons au n° 9, *occidere* par « soleil ».
8. ŠU signifie « ventre » *šumar*, qui commence par un *z*, et non pas par un *s* comme le voudrait M. Halévy.
9. NI. M. Halévy cache la valeur de *zal* et le mot de *yau*; son *niz* est apocryphe. On lit (II, 48, 42), *ni = sunqū sa pissat*; cela veut dire : *ni* exprime « faire sacrifier » en parlant du *pissat*. Ainsi on cherche dans un dictionnaire latin : *occiderē* « se coucher » (du soleil); donc *occidere* « soleil ». Voilà exactement ce qu'a fait M. Halévy.

Au surplus, quant au prétendu *ni-iz* les éléments qui composent en apparence ces deux signes, ne forment qu'un seul  qui se trouve souvent dans la pé-

roraison des textes. Mais cette erreur étant à la charge de M. Smith, on a seulement le droit de dire sur ce fait à M. Halévy, que son *niz* est de tout point erroné.

10. GA signifie *kumar* avec un *k*.
12. MA est une abréviation du sumérien *mada* « pays », il n'exprime pas dans les textes assyriens « pays ».
13. SE est l hiéroglyphe « blé » *umu*.
14. TE ne signifie pas *dih*; le mot *temen* est d'origine sumérienne, il prouve donc le contraire de ce que M. Halévy voudrait démontrer.
15. DI. Le terme signifie « achever » *salam*; le mot *din* est le mot sémitique commençant par la même lettre qu'en sumérien, et disons même en zend.
16. GU est signalé par les assyriologues, et le mot *gū* dérivé du son du signe.
17. KA dépeint la « bouche » a. *pū*. Le mot *kāgu* ne veut pas dire « mâchoire ». Même remarque que n° 16.
18. LA signifie « peau » *uru*, que M. Halévy ne cite pas. Le *laluru* de M. Halévy ne lui semblerait pas un mot sémitique si d'autres l'avaient cité comme tel.
19. DIL. M. Halévy cache la valeur sémitique d'*ina* « dans ». Il est l'abréviation d'*Assur* (de Saulcy), et se dit alors *as* : il exprime le mot assyrien *dilu*, à cause du son syllabique. M. Halévy intervertit la cause et l'effet.
20. AN. M. Halévy ne parle pas, et pour cause, de la valeur principale de « dieu », *ilu* en assyrien. La valeur citée par lui, *za*, n'existe pas. Le signe se prononce en sumérien *anna* « ciel », d'où le son de *an*.
21. SIL. M. Halévy oublie les valeurs de *tar*, *has*, *kut*, *gug*, ainsi que les significations de « couper » *paras*, *nakaš*, de « juger » *dān*, de « poser » *sām*. Le mot *sillat* qu'il cite provient de la valeur syllabique de *sil*. Voy. n° 19.
24. MU n'a jamais la valeur syllabique de *sum* que M. Halévy lui décerne : il signifie « mentionner » *zakur*, et « année » *sanat*.

25. M. Halévy oublie la valeur de KUL. La valeur de *zir* provient de l'acception assyrienne : *zir* veut dire « semence ». Voy. n° 19.
26. MAḤ « élevé » a en assyrien la prononciation *ṣiru*, que M. Halévy ne mentionne pas.
27. BAR. Voy. n° 19. Les autres nombreuses valeurs sont passées sous silence.
29. NUN. Il manque la valeur primitive de *zil*. Voy. n° 19.
30. IK veut dire « porter » *nasa*. Pour *ikku*, voy. n° 19.
31. ṢIM. M. Halévy cache la valeur de NUM. Les mots *simtu*, *ēlamu* ne commencent pas par un ṣ¹.
32. TIM signifie « lier » *rakas*; quant à *temen*, voy. n° 19.
33. EN. « Comment cela se fait-il » que M. Halévy ne se souvient pas de la signification si fréquente de *bel* « seigneur »; car le mot *enu* « seigneur, roi », est d'origine sumérienne (susien *anin*, médique *unan*). Le mot *bel* est gênant, mais *enu* l'est encore davantage.
34. SUR, ZUR. Le mot *zarar* n'est qu'une lecture phonétique qui entre dans la lecture d'une dérivation de *zarar*, *zurrat*; *zarar* n'exprime pas le sens du signe.
35. LU signifie « agneau », *ṣin*, « prendre »; *ṣabat*: sur quoi silence. Quant au *luru* de M. Halévy, il n'existe pas.
36. DAK. Signe rare et d'une prononciation contestée: les assyriologues ont déjà cité le *barru*.
37. SAK signifie « tête », *ris*, en assyrien; d'où la valeur syllabique de *ris*. Cette coïncidence est une de celles qui ont donné, il y a vingt ans, l'explication de la polyphonie. Confusion de la cause et de l'effet. Voy. n° 19.
38. TAB signifie « commencer » *surrū*; *tabbu*, voy. n° 19.
39. KAL signifie « tout », *kal*, en assyrien. Il n'a jamais la valeur syllabique supposée par M. Halévy, mais celle de *kak*.
40. MAL. Les valeurs citées ne prouvent rien.

¹ La confusion entre les transcriptions, ṣ et z, ṣ et ś, prouve que M. Halévy n'a jamais eu recours aux originaux.

42. NAB n'a pas la valeur de *naba*tu, alléguée par M. Halévy.
43. AŞ n'a pas non plus la valeur de « lumière naissante ».
45. UM n'est pas le signe indiquant « mère ». Pour écrire ce mot phonétiquement à l'état construit, on ne pouvait l'écrire que *um*. Confusion de la cause et de l'effet.
46. IS ne signifie jamais *isi*, mais *epir* « poussière ».
47. MAR. M. Halévy n'indique pas la signification. Voy. n° 19.
50. RIT se prononce *sit*, *lak*, *mis*; il signifie « cachet » et bien d'autres choses. Pour *rittu*, cité par les assyriologues, voy. n° 45.
51. SIB. M. Halévy écrit *sib* en caractères hébreux, sans signification; nous savons que la valeur phonétique est *sib*. Mais ce signe signifie « pasteur » *dux*, *ποιμήν*, et se prononce très-sémitiquement *ri'u*.
52. SAP. *Saram*, sur quoi silence; pour *sappu*, voy. n° 45.
53. DAN. Pour qui M. Halévy cache-t-il donc les valeurs de *kal*, *rip*, *lap*, *zin*, *tan*, qui appartiennent à ce signe? Les Assyriens y ont ajouté la valeur de *dan*, parce que *dannu* se disait « puissant » dans leur langue. *Tan*, par hasard, en sumérien voulait dire la même chose. Ainsi le mot français *chair* se dit en hébreu *cheër*; voir le numéro suivant.
54. La valeur de *ser*, donnée par M. Halévy, n'est pas syllabique. Le mot signifie « chair », en assyrien *sêru*.
55. Prétendu *zir*. Même remarque.
56. Ce signe est idéographique, et signifie « prix ». (Schrader.)
57. ZIK. M. Halévy ne cite pas *gas*. Voy. n° 45.
58. RAM. M. Halévy ne cite pas la valeur principale de « mesurer » *madad*. Voy. n° 19.
59. Ce signe n'est pas *zik*, mais *zak*; c'est l'hieroglyphe de « po.ng » *garpittu*, ce qui est très-important. Le mot *zâqu*, qu'on cite, appartient aux n° 19 et 45.

60. GAL. M. Halévy : « grand, illustre ». Jamais « illustre ». En assyrien, le mot est *rab*; *galla*, que cite M. Halévy, ne signifie pas « illustre », mais « esclave ». Le mot sumérien pour « grand » est *gala*, d'où le son primitif.
61. Le signe « autel » n'a jamais la valeur syllabique de *bar*.
63. QAT « main ». M. Halévy cite l'assyrien *qat* « main », et l'araméen *qata* « manche », déjà allégué par M. Harkavy, qui (sans prévention aucune) y a vu avec raison un emprunt fait à l'assyrien. M. Halévy est vraiment imprudent : le mot *qat* se retrouve avec le sens de « main » en hongrois et en finnois, et le mot sémitique est *yad*. La faute est aggravée par le silence que M. Halévy garde sur la valeur ordinaire du signe qui exprime *su*.
64. SE, hiéroglyphe de « blé » *umu*, déjà donné au n° 13.
65. UZ. Voy. n° 19.
66. HUL. Le mot se prononce *limnu* en assyrien.
67. PUR. La valeur syllabique que donne M. Halévy est fausse. Il a pourtant dû voir le nom de Nabuchodonosor; le signe ne se prononce que *sur*.
68. LAM. La lettre signifie *ussubu*. Voy. pour *lammu*, n° 45.
70. La valeur syllabique de *sar*, alléguée par M. Halévy, n'existe pas¹. On ne connaît que *nis* et *man*, non cités.
71. SIN. La lune ne se disait pas 𒀭 , mais 𒀭 . La valeur de *sin* en est dérivée. M. Halévy se tait sur la valeur primitive de *es*.
72. La valeur syllabique de *mul*, attribuée au signe TUL, est fausse.

¹ Le mot *roi* se dit, en assyrien, *sarru*, état construit *sar*; l'idéogramme de *roi* a donc la prononciation de *sar*, quand il régit un génitif, mais jamais autrement. M. Smith, qui a accumulé jusqu'à quarante-trois valeurs pour un seul signe, enregistre tous ces cas. M. Halévy, avec une complète absence de connaissance des faits et de critique, a fait des emprunts à cette liste des caractères. Par contre, l'idéogramme désignant « écrire » a, lui, la valeur syllabique de *sar*; on peut donc exprimer le terme « roi » devant un génitif par le signe

73. MAT. Signe de pays. Où M. Halévy a-t-il vu que *hūru* signifiait « pays » ? *Kurra* « pays » est sumérien.
74. La valeur primitive est *pir*. La valeur *zab* que seule cite M. Halévy est dérivée du mot sémitique *šabū*.
75. PUR. Voy. n° 45. Confusion de la cause et de l'effet.
77. SIK. Même remarque; ce signe a d'autres valeurs que M. Halévy ne cite pas.
79. Ce signe est déjà traité au n° 52. Double emploi.
80. Le signe de « porte » n'a jamais la valeur syllabique de *bab*; les syllabaires donnent *kā*.
81. BUR. Voy. n° 19 et 45.
82. GAR. Le signe signifie « pignus » *abbuttu*. Si le mot *garra* existait, ce serait une confusion de la cause et de l'effet.
83. GUR. Ce caractère signifie « retourner » *tāru*. Il exprime ensuite la mesure du *gur*. Voy. n° 45.
84. La valeur ordinaire, si fréquente de ce signe, *gap*, n'est pas indiquée par M. Halévy. Il se contente de celle de *duḥ* que les assyriologues ont prise d'une seule glose, à laquelle ils ont emprunté également le mot de *duḥḥud*. Le sens du signe est « fendre », *paṭar*. Confusion comme aux n° 19 et 45.

phonétique de *sar*, dont le sens idéographique est « écrire ». Dans ce cas donc, mais *jamais autrement*, ce dernier signe se trouve avoir la signification de « roi », puisque « roi » se disait *sar*. Les Assyriens ont fait quelques listes curieuses de ce genre, que notre contradicteur a malheureusement ignorées, car les assyriologues n'en ont pas encore parlé. Dans ces textes importants, le signe « écrire », par exemple, est expliqué avant tout par le mot *sarra* « roi »; et l'on applique ces errements partout où la chose pouvait se faire. Mais très-souvent aussi il n'existe pas de mot assyrien correspondant, commençant par la syllabe en question. C'est alors que les syllabaires s'en passent, et donnent en premier lieu un sens *qui ne commence pas* par l'articulation syllabique. Cette circonstance est concluante, car si les Assyriens avaient inventé cette écriture, il aurait dû y avoir, comme en égyptien, une correspondance phonétique pour tous les signes, ce qui précisément n'est pas.

86. KAR. Le signe exprime « honorer » *edir*. Voy. n° 19.
87. KIR. Voy. n° 45.
88. MUM. Cette valeur syllabique, ne se trouvant nulle part, n'est pas sûre comme telle. Les assyriologues l'ont conjecturée du mot *mummu*.
89. MAR. Inattention : déjà donné au n° 47.
90. NAR. M. Halévy ne cite pas les valeurs de *lib*, *paḥ*, *lab*. S'il avait étudié les textes, il pourrait dire, en faveur de son idée, que ce mot indique « esclave », נַרְר, d'où *nar*; mais le *naru* qu'il cite n'existe pas.
91. SUK. La valeur attribuée à ce signe est fautive. M. Mé-nant, cité comme témoin, n'a jamais dit ce que lui fait dire M. Halévy.
92. PUS. Valeur très-contestée, tirée d'un mot *assyrien* par quelquel assyriologue.
93. ŠIL. M. Halévy doit pourtant savoir que ce signe, l'un des plus anciennement connus, a la valeur de TI, qu'il fait semblant d'ignorer. La valeur de *šil*, qu'il lui attribue seule, est fautive. L'héroglyphe de « côte » se disait *šilu* en assyrien, צַלַע; donc le signe, quand il indique « côté », doit se prononcer *šil* (Delitzsch).
95. La valeur de *rus*, alléguée à tort par M. Halévy, est écartée depuis longtemps. D'ailleurs déjà cité n° 66.
96. Déjà donné au n° 61. Inattention. Au surplus, la valeur de *sar* est imaginée par M. Halévy.
97. IŠ. L'assyrien exprime « arbre » par *gišsu*. Seul parmi les idiomes sémitiques, il n'offre pas la curieuse coïncidence avec la langue sumérienne. Il faudrait un miracle pour qu'il n'y en eût pas : le français *tour* (ordre) ne vient pas de l'hébreu *tôr*. Mais ici la diversité de l'assyrien seul est plus désastreuse que M. Halévy ne semble le soupçonner.
98. UR. Cette valeur syllabique n'existe pas : le signe signifie « lumière, sphère », donc *uru* en assyrien.
100. Le signe de *mē* exprime « cent » en assyrien, parce que le nombre se disait ainsi.

101. E. La valeur d'*ekalu* est inventée par M. Halévy. Le signe a les valeurs de *qabū*, *qābu*, *ihu* et d'autres.
102. UP. M. Halévy « nez(?) , région ». Il se prononce d'abord *kibrat*, *tubaktu*, puis *appu*. Voy. n° 19 et 45.
103. UA « et, aussi ». Particule propre à toutes les langues sémitiques. » Certainement; mais à d'autres langues aussi. La copule s'exprime également par le signe n° 2, *u*. Confusion de la cause et de l'effet. Mais où M. Halévy prend-il la valeur de *ua* ?
104. HI « bon ». M. Halévy écrit אִירָח, en y ajoutant un point d'interrogation. Puisqu'il veut bien nous adresser une question, nous lui répondrons par la négative. Le mot « bon » se dit en assyrien *īāb*, *asar*; l'hiéroglyphe est celui de « genou », en assyrien *birku*. En sumérien « bon » se disait *higa*, *higi*; les assyriologues opinent, sans en tirer aucune conclusion, que cela ressemble encore plus au turc *eyi* qu'à l'hébreu *toḅ*.
105. UT. Déjà cité n° 92. Ce signe signifie « soleil » *samsu*, « jour » *yumu*. Ce que M. Halévy lit *udmu* se prononçait chez les Assyriens *yumu*. Le mot *adamu* veut dire « rouge » comme dans les autres langues sémitiques. On veut nous apprendre que le jour est la « rougeur » parce que l'aurore est rouge; l'aurore pourtant n'est pas le jour; au contraire, elle fait partie de la nuit. Puis l'aurore ne se dit pas *udmu*. En quelle langue sémitique donc le mot *jour* dérive-t-il de la racine « être rouge » ? Le jour est *blanc*, et la nuit est *noire*.
106. Dernier signe. Écoutons M. Halévy : « AT « maître, puissant, vainqueur, père ». Cf. les racines sémitiques אָדָם, אָדָר, אָדָר, אָדָר. אָדָם, אָדָם » Nous n'y changeons rien.

Non, M. Halévy. Ce mot, à Ninive et à Babylone du moins, ne signifiait ni « maître », ni « puissant », ni « vainqueur », mais « père ». Ne disons pas qu'un

père ne puisse pas être maître (*patria potestas*), ni puissant, ni vainqueur; mais les Assyriens, qui connaissent leur langue mieux que les assyriologues, ne transcrivent ce mot que par *abu* « père ». Cela est fâcheux, mais cela est.

Le mot est gênant, et l'on comprend toute la préoccupation de M. Halévy à s'en débarrasser en lui donnant une acception autre que celle qu'il a véritablement. En sumérien, en médique, dans toutes les langues tartaro-altaïques, l'idée de père s'exprime d'une manière ressemblante à la syllabe AT. Seules, les langues sémitiques n'ont pas voulu de *at* pour rendre ce sens. Si les Sémites avaient inventé le système, ils auraient certainement attaché à l'hieroglyphe de « père » la valeur syllabique de *ab*; M. Halévy a, comme de juste, prévu toute la gravité de ce détail. Il a donc voulu en atténuer le coup en se servant d'une de ces innocentes échappatoires par lesquelles il déride de temps à autre les lecteurs de son travail.

Les assyriologues ne peuvent que se féliciter de ce que M. Halévy admet si complètement le principe par lequel ils prouvent que les Sémites n'ont pas inventé l'écriture cunéiforme.

Ils lui sauront gré d'avoir pu quitter une fois le domaine des vagues arguments *ad hominem*, et de leur avoir fourni l'occasion de lui répondre par des détails. Ajoutons que toutes les données analogues dans tout l'article se trouvent inexactes dans cette proposition.

Si M. Halévy voulait réclamer contre l'un ou l'autre des numéros 1 jusqu'à 106, nous le prions, avant tout, de nous répondre *catégoriquement* sur le silence qu'il observe à l'égard des centaines de valeurs syllabiques qui *ne cadrent pas* avec les termes sémitiques qu'elles représentent comme idéogrammes. Les assyriologues feront grâce au lecteur de toutes ces valeurs; ils résistent à cette tentation, qui pourrait devenir fastidieuse; mais ils demanderont la permission de citer seulement les signes simples et fondamentaux. La signification donnée est, autant que possible, celle de l'héroglyphe primitif qui nous révèle l'origine de la lettre.

- A « eau », en assyrien *mū*.
 I « auguste », en assyrien *nahid* « lier » *agad*.
 U « dix » *esrat*, « seigneur », en assyrien *bēlu*.
 U « côté » *ahu*.
 E « parler » *qabū*, « cube » *qābu*.
 H (hiatus) *umunu*.
 HE « maison » *būtu*, d'où la valeur syllabique *bit*.
 YA « cinq » *hamsu*.
 HA « poisson » *nānu*.
 HI « genou » *birku*, « bon » *ṭābu*.
 HU « oiseau » *iššuru*.
 AH « pon » *kalmat*.
 IH « bétail » *šīnu*.
 UH (sens obscur), *kusu*.
 KA « bouche, face » *pū*, « annoncer » *nabū*.
 KI « terre » *iršit*, « place » *asru*.
 KU « vêtement » *šubat*, « s'asseoir » *asab*, « prophétiser »
asap, « adorer » *tukullu*.
 QA « mesure d'épha » *gidistu*.
 QI « livre » *šīpru*.

- QU « vaincre » *hasalu*.
 GA « réseau » *kamaru*.
 GI « roseau » *qanu*, « être » (sumérien *gen*), *kānu*.
 GU « pouvoir », *yakulu*; en sumérien *guza*.
 AK « faire » *epis*, « surveiller » *paqad*.
 IK « porter » *nasū*, « exister » *basū*.
 UK « personne, homme », *nisu*.
 TA « étincelle » *ašitu*, « à partir de » *ultu*.
 TI « côte » *šilu*, « prendre » *laqū*; puis « vivre » *balatu*, parce que en sumérien *tila* avait ce sens.
 TU « entrer » *erib*.
 TE « base » *temennu* (sumérien), « renverser » *daḥū*.
 DA, TA « ligne, surface » *pidnu*.
 DI, TI « achever » *salam*, « périr » *anaḥ*, « juger » *dān*.
 DU « marcher » *halaku*, « être » *kān*.
 TU « drachme » *apasu*.
 AT « père » *abu*.
 IT « angle, coin » *qarnu*, « main, bras » *idu*¹.
 UT « soleil » *samsu*, « jour » *yum*, « blanc » *pišū*.
 PA « aube du jour » *naharu*.
 PI « oreille » *uzna*, d'où amphore (mesure) *giltanu*.
 PU, BU « lien » *šingu*, « long » *araku*; en sumérien *giddu*, d'où l'autre valeur de *git*.
 BA « serre d'oiseau, déchirer » *nasar*.
 BI « ruisseau » *kāsu* (d'où la valeur de *kas*), « roseau » *halamu*.
 BE « sang » *damu*, « ancien » *labiru*.
 AP « vieillard » *šibu*, sumérien *abba*.

¹ M. Halévy prétend à tort que, suivant quelques assyriologues, ce signe désigne l'unité (p. 524). M. Halévy s'est à ce sujet adressé à M. Oppert qui lui a expressément dit que le *it* APRÈS le chiffre *un* ne se trouvait qu'une seule fois, dans le texte de Bisoutoun, pour indiquer le complément phonétique de *iḫit*, *une*, au féminin. Ainsi *en* et *in* se trouvent dans cette même qualité pour exprimer le masculin *isten* et *istin*. Mais les faits réels ne suffisent jamais à M. Halévy, parce qu'ils contrecarrent ses idées préconçues.

IP « époque » *daru*, « gloire » *nibittu*.

UP « région » *kibrat*, *tubuktu*, sumérien *updu*.

MA « parole sacrée » *siptu*; en sumérien *mada* est « pays », d'où *pays*.

MI « nuit », *musu*, « noir » *šalmu*.

MU « année » *sattu*, « nom » *sumu*.

ME « sanctuaire » *paršu*, « demeurer » *asab*, d'où la valeur de *sip*.

AM « colonne » *rēmu*.

IM « région céleste » *sāru*; en sumérien *imté* veut dire « même », d'où « même » *raman*¹ en assyrien.

¹ Ce mot ne veut pas dire « gloire » (p. 525), et ne provient pas de *rama* « être élevé », mais de *ra'am* « entrailles ». M. Halévy dit textuellement, ce qu'on ne comprendra peut-être pas :

« Le pronom réfléchi est *im* « gloire »; il est calqué (!) sur l'assyrien « *raman* qui a la même signification (où donc ?); mais l'écriture idéographique, ayant les *allures plus libres* (!?) que la langue parlée, « pouvait renforcer cette idée en ajoutant le signe *te* « base » (*com-« prenne qui peut »*) et même la conjonctive *ua* (pourquoi *ua* au lieu « de *au* ?) = *va* dont l'origine assyrienne n'est pas douteuse (?). Ainsi, « pour indiquer l'idée « lui-même » on pouvait écrire *im-té-au-a-ni*, « mot à mot « gloire-fondamentale-réunie », plus la marque emphatique, plus *sa*. » (*Mais pourquoi + st. emph. + sa? Il était si facile d'avoir un simple signe pour écrire « même » sans algèbre aucune*).

Nous donnons sans commentaire ces lignes qui en auraient pourtant besoin. Faut-il ajouter que toutes les prétendues assimilations sont dans le même cas? Les assyriologues expliquent *ramanisu*, l'assyrien, par « lui-même », et selon eux *imteoani*, qui se trouve à sa place dans l'original sumérien, est un mot sumérien signifiant « lui-même ». Ils se gardent bien de compliquer ce fait simple par un *galimatias* dont personne, y compris M. Halévy, ne comprendrait un mot. Spécialistes, ils n'ont pas un assyrien spécial.

Nous ne relèverons pas les *dix-neuf* erreurs matérielles que M. Halévy entasse en *seize* lignes (p. 524, 525) : nous demandons seulement les noms de « tous les interprètes » qui traduisent, selon M. Halévy, Kar-ramani « quai (?) de la gloire ». M. Smith ne le traduit pas du tout, mais le transcrit seulement (*Early history*, p. 44). Si quelqu'un a traduit « quai de gloire », c'est qu'évidemment « les assyriologues »

- UM « soutien » *šumukku*.
 NA « vase » *šaplu*.
 NI « pelle » *yāu*.
 NU « image » *šalmu*.
 NE, *te, bil, pil, kum*, « feu » *isatu*, « nouveau » *essu*.
 AN « ciel », *samē* (en sumérien *anna*), « dieu » *ila*.
 IN « sourcil » *pilikku*.
 UN « homme » *nisu*.
 EN « maître » *bēlu*, « jusqu'à » *adi*.
 RA « rigole » *palgu*, « arroser, inonder » *raḥaṣ*.
 RI « digue » *tallu*, d'où la valeur de *tal*.
 RU « fronde, jeter » *nadu*.
 AR inconnu.
 IR « dépouiller » *šalal*.
 ER « ville » *alu*. L'assyrien ne connaît pas le mot hébreu *ēr*.
 UR « chien » *kalbu*.
 UR, *or* « front », *šunu*.
 LA « peau » *uru*.
 LI « élevé » *illa*.
 LU « brebis » *šī'nu*.
 AL, sens incertain, *allu*.
 IL (sens inconnu).
 EL « saint » *ellu*, mot sumérien, « soutien » *šimakku*.
 UL « étincelle » *ašitu*.
 SA « dent » *sinnu*, « manger » *akal*, « faire » *sakan*.
 SI « œil » *īnu*, « face » *panu*.
 SE « blé » *umu*.
 SU « main » *qatu*, emprunt à Touran¹, sémitique *yad*.

ont traduit par *sa gloire* le mot sumérien *nankarramani*; c'est *namkar, kar*, et non pas *ramani*, qui a le sens de « gloire, honneur ». De pareilles erreurs, malheureusement, se répètent à chaque page.

¹ M. Halévy pousse la *sémimanie* jusqu'à un point incroyable. Son premier axiome est, que tout ce qui se trouve dans une langue sémitique quelconque est forcément sémitique. Le contraire peut être prouvé par bien des mots, dans les langues anciennes comme dans les idiomes modernes. En revanche, tout ce qui ressemble de

- SU « légion » *kissat*, « se coucher » (des astres) *erib*.
 AS « firmament » *kikkinu*.
 IS « poussière » *ipra*.
 US « membre viril » *nitaḥu* (d'où la valeur syllabique de *nit*), « mâle » *zikaru*.
 ES « trente » *selasū*, « lune » *sinū*.
 ŠA « maître » *maliku*, « tumeur » *ba'anu*.
 ŠI « corne » *qarnu*.
 ŠU « ventre » *zumru*, « peau » *masku*, « multiplier » *rabū*.
 ŠE « donner » *nadan*.
 ŠA, ZA *arbu*.
 ŠI « maîtresse » *martu*.
 ŠU « tache, déchirure (du vêtement) » *masadu*.
 ZI « âme » *napastu*, sumérien *ziba*.
 ZU « table, instruction » *talmēdu*, « apprendre » *lamad*.
 AZ (sens inconnu), *āzu*, sens dérivé du son.
 IZ « bois, matière » *gišsu*.
 UZ (sens inconnu), *uzū*, sens dérivé du son.

Voici tous les signes simples avec lesquels on peut écrire toute la langue assyrienne. Ils sont la base de l'écriture dite *anarienne*, qui a servi aux Sumériens, aux Mèdes¹, aux Susiens, aux habitants de l'Arménie et aux Assyro-Chaldéens Sémites. Nous n'avons indiqué que les acceptions primitives, en négligeant

loin, dans tout autre langage, à une expression rappelant un terme hébraïque, araméen, arabe, éthiopien ou ambarique, est, selon lui, d'origine incontestablement sémitique aussi. Des mots zends d'un aryanisme pur sang, tels que *khvaza*, *açpereno*, *gava*, *gudha* et d'autres, sont expliqués par l'araméen, pour prouver l'origine moderne du Zendavesta. Cependant, l'araméen est-il si moderne?

¹ M. Halévy parle d'une langue *protomédique*. Qu'est-ce que ce nouveau barbarisme? Le « protomédique » serait le zend ou le perse. Il n'y a aucune excuse pour cette dénomination. L'idiome est le *médique* tout simple; laissons *proto* aux chimistes.

une foule d'autres sens. Nous ne donnerons pas les centaines de caractères dits *complexes* qui se substituent souvent aux combinaisons de deux syllabes simples. Pour écrire *sis*, on emploie *si is*, ou bien on exprime cette syllabe par un signe unique qui a la valeur de *sis*. Si l'on parcourt la liste énorme de ces lettres, et le nombre plus grand encore des significations qui y sont attachées, l'impression produite par l'énumération des signes fondamentaux n'est pas atténuée; au contraire, plus on dégage le sens des mots assyriens, plus on trouve de la divergence avec les syllabes que ces signes représentent.

Nous avons énuméré une *centaine* de signes avec leurs significations. Les mots sémitiques qui les expriment n'ont aucun rapport avec les sons syllabiques qu'ils rendent comme caractères phonétiques. Quelques exceptions, fussent-elles plus nombreuses qu'elles ne le sont, ne feraient que confirmer le principe énoncé par l'immense majorité. Si les Assyriens avaient inventé le système des cunéiformes, *tous les signes devraient pouvoir s'expliquer par la langue assyrienne*. Le lecteur verra qu'il s'en faut de beaucoup, ou plutôt que la totalité des hiéroglyphes certains et nombreux écarte une origine sémitique.

Une autre particularité, constatée par des milliers d'exemples et admise sans conteste, c'est le phénomène qu'on a nommé, avec un mot impropre, l'emploi des mots *allophones*; le terme d'*hétérogène*, moins prétentieux, serait plus correct. Un mot *phonétiquement écrit* est emprunté au sumérien,

transporté dans le texte assyrien, et est là prononcé à l'assyrienne. Ainsi, le mot *zida* veut dire la droite, *imnu*; il est le mot sumérien, et non pas l'idéogramme que l'on connaît également. En sumérien, la vie se disait *tila*, on écrit donc *tila* que d'autres exemplaires d'un même texte rendent par le mot assyrien *balat*. Et qu'on ne dise pas que ce mot est un idéogramme composé, ce qui militerait à la vérité toujours contre l'origine sémitique; car, les idéogrammes signifieraient «peau de la côte». Ce qui achèverait de démontrer l'absurdité d'une pareille explication, c'est le fait qu'on trouve *tīnla*¹, pour rendre le mot sumérien signifiant vie. Il y a donc des règles *euphoniques* observées dans cette langue. La démonstration, s'appuyant sur le principe admis surtout par notre antagoniste, deviendra complète, quand le lecteur saura que la valeur *tin* exprime, elle aussi, l'idée de la vie. Ce principe, prouvé par des milliers d'exemples, rend impossible la théorie de l'origine assyrienne d'une écriture gratifiée par cette hypothèse de faits d'un inexplicable arbitraire.

L'examen de l'intégralité des valeurs fondamentales du système anarien démontre, en conséquence, que, parmi les cinq nations qui se sont servies de cette écriture, il en est une qui ne peut pas l'avoir inventée. Cette nation est formée par les Sémites de l'Assyrie.

On peut prouver également que ce ne sont

¹ B. M. II, 39, 46.

pas les Mèdes touraniens, ni les Susiens, ni les Arméniens. Ce ne peut être que le peuple qu'on appelait jadis *casdoscythique*, *protochaldéen*, *accadien*, mais dont le vrai nom est *Sumer*. Le nom fait moins à l'affaire que l'existence du peuple, laquelle n'est mise en doute par personne de compétent. Or, les inventeurs de l'écriture cunéiforme ont écrit, et, s'ils ont écrit, il est très-probable qu'ils ont parlé.

La langue en usage chez les inventeurs de l'écriture cunéiforme est justement l'idiome dont nous avons tant de textes unilingues, et dont des centaines de documents nous sont parvenus accompagnés de traductions ou même de paraphrases assyriennes.

Le lecteur impartial jugera alors l'assertion de M. Halévy qui voudrait faire accroire que « l'inventeur du touranisme » s'est appuyé sur *deux* exemples (p. 502). Nous citons maintenant comme attestant une *illusion* peu explicable le modeste passage que voici (p. 502) :

« Mais l'origine étrangère (à quoi?) du syllabaire, qui a paru possible au début de l'assyriologie, n'est plus admissible *aujourd'hui*(¹) depuis que les tablettes philologiques d'Assourbanipal nous ont révélé *une foule de choses qu'on ignorait alors* (lesquelles?), et il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas pensé plus tôt à examiner de nouveau une hypothèse faite à un moment où la connaissance du lexique assyrien et de l'exacte signification des signes était à peine ébauchée. »

M. Halévy se trompe quand il pense que les syllabaires « d'Assourbanipal » n'étaient pas connus au début des études. La découverte qui fut faite par Sir Henry Rawlinson a suivi de très-près leur exhumation matérielle par M. Layard; elle date de 1851. Hincks s'en servait depuis 1853, et M. Oppert les copia, à Londres, en 1855. C'est justement l'examen de ces documents que M. Rawlinson lui avait déjà montrés à Bagdad, en 1852, qui a confirmé « le fondateur du touranisme¹ » dans l'opinion admise aujourd'hui par tous les assyriologues.

Le contraire de ce que M. Halévy suppose est exact : plus on avance dans la voie des connaissances, plus on confirme l'origine non sémitique du syllabaire assyrien. Qu'il l'étudie, il nous approuvera.

En général le grand défaut de l'argumentation de notre contradicteur se réduit à une appréciation vicieuse d'un fait capital. L'écriture anarienne a été en usage chez les Assyriens pendant des milliers d'années; ils ont pendant ce laps de temps énorme introduit quelques modifications, peu nombreuses il est vrai, pour approprier davantage cette écriture à leur langage. M. Halévy a complètement oublié le fait naturel, qu'ils devaient, sous quelque point de

¹ Cet inventeur du touranisme est précisément M. Jules Oppert. *Meme adsum qui feci.* Le « fondateur » proteste contre toute « louange » qui voudrait le séparer des *accadistes de nos jours*. Cette phrase se trouve après le mot de « préhistorique ». M. Oppert vivant encore, la phrase : « les *accadistes de nos jours* » lui paraît *prématurée*.

vue, *assyrianiser* l'écriture assyrienne. Mais ces innovations, qu'on peut montrer au doigt, ne formaient qu'une minorité infime en comparaison des faits qui prouvent l'origine étrangère au sémitisme du système graphique assyrien. Négliger l'immense majorité des cas, et se cramponner à quelques exceptions peu nombreuses, c'est sortir des règles de toute saine critique. Certes, elle porte à faux, cette hypothèse comparable à celle qui voudrait nier l'origine sémitique de notre alphabet, en s'appuyant sur l'existence des voyelles exclues du système originnaire des Sémites. Les Grecs et les Romains ont employé les consonnes phéniciennes d'*alef*, de *hé*, de *aïn*, de *yod*, pour en faire les voyelles *a*, *e*, *o*, *i*. On a même créé deux lettres nouvelles, le *v* et le *y*. Il y a donc ici un changement radical, qui voile même le principe primitif de l'alphabet sémitique. Rien de comparable n'existe dans les efforts très-peu étendus, d'ailleurs, dont nous avons démontré l'existence dans l'écriture anarienne telle que l'emploi millénaire des Assyriens nous l'a transmise.

L'invention de l'écriture cunéiforme n'est pas l'œuvre d'une race sémitique.

Un dernier mot. Reportons-nous en arrière de quinze ans; un critique éminent combattait alors le sémitisme des Assyriens et de leur idiome. Que de peine n'ont pas eue les assyriologues pour faire accepter le caractère sémitique de la *langue* en France, en Angleterre et surtout en Allemagne! On objectait alors aux cunéiformisants le caractère syllabique de

cette écriture, comme complètement impropre à rendre les articulations sémitiques. Étonnons-nous que notre antagoniste, si enclin à créer des lois imaginaires pour les Touraniens, les Aryens, ne se soit pas souvenu de la seule objection sérieuse qu'on ait jadis formulée. Que les temps sont changés! Aujourd'hui, on veut nous imposer malgré nous le sémitisme de l'écriture¹. Quand M. Renan parlait de la *façon plate* de l'écriture anarienne et de la maladresse des Assyriens se servant d'un système graphique qui confondait les lettres terminales d'un même organe, les assyriologues ne le contredisaient pas. Il est hors de doute que cette écriture est on ne peut plus mal choisie pour rendre des mots sémitiques; les érudits spéciaux conviennent de ce fait, en publiant des grammaires entières en caractères hébraïques. Qui donc écrirait aujourd'hui une

¹ Une autre allégation plus que légère. M. Halévy prétend que les articulations sémitiques sont représentées dans le syllabaire. Il ne s'y trouve ni l'*alef*, ni le *he*, ni l'*ain* surtout. Quant aux gutturales, qu'il veut faire passer comme sémitiques, elles se trouvent partout ailleurs. Il en est de même de sifflantes, qui, évidemment, ont exprimé, en sumérien comme en médique, des palatales étrangères au sémitisme. On ne peut éluder la question du syllabisme aux terminales indéterminées. Les Phéniciens, créateurs de la vraie écriture sémitique, n'ont fait qu'appliquer les nécessités linguistiques qui se seraient imposées à toute autre nation de la même famille qui aurait voulu inventer un système graphique approprié à son idiome.

Mais il serait impossible aux assyriologues de prolonger cette discussion sur ce terrain-là. Ils n'imposent à personne leurs opinions, qui leur sont démontrées par leurs études poursuivies par chacun d'eux d'une manière indépendante. Leur seule réponse sera de continuer leurs recherches. L'avenir les jugera.

grammaire arabe, syriaque ou éthiopienne avec les lettres de la Bible ?

Notre adversaire a imité sur ce point les assyriologues. Il leur donne raison, ne l'en blâmons pas. Pourquoi n'écrit-il donc pas la langue sémitique avec des cunéiformes dont il voudrait faire accepter, pour les besoins de sa cause, l'origine sémitique ? Parce que ce système graphique n'appartient pas aux Sémites, et qu'il est justement, à cause de sa provenance étrangère, incapable de préciser scientifiquement une forme grammaticale quelconque appartenant à cette classe d'idiomes.

Que reste-t-il maintenant des *Observations sur les Touraniens de la Babylonie*, présentées par M. Halévy, et à quoi ont abouti tous ces efforts tentés par M. Halévy ?

Ils ont contribué à prouver que le sumérien a existé comme langue du genre agglutinatif ou isolant, qu'il a appartenu à une race touranienne aujourd'hui éteinte, et que les Sémites n'ont pas inventé l'écriture cunéiforme.

ADDITIONS AU PREMIER ARTICLE DES ÉTUDES SUMÉRIENNES.

SUMÉRIEN OU ACCADIEN?

I. Nous avons avancé, conformément à l'avis émis à l'unanimité moins une voix, que KI. EN. GI. était l'équivalent de Sumer. Les raisons que nous avons fait valoir étaient pleinement suffisantes; mais nous en avons obtenu dernièrement encore une démonstration. Dans un texte, *sémitique* cette fois, trouvé à Bagdad et rapporté par M. Smith, le roi Mérodachbaladan porte le titre usuel de *roi de Sumer et d'Accad*. Or, le mot *Sumer* est exprimé par KI. EN. GI.

Ce point tranche la question, peu compliquée d'ailleurs, et donne le coup de grâce à l'emploi du mot *accadien* dans le sens que nous avons écarté.

II. *Ka-mi-ki*. Nous avons exprimé le doute sur cette lecture, et cru que M. Lenormant s'était trompé, parce que nous supposions, bien à tort, une sorte d'infailibilité en faveur de M. Smith, qui a les monuments sous les yeux. C'est, au contraire, M. Smith qui s'est fourvoyé en imprimant *ka me*, et en supposant, sans raison aucune, que *ka-mi* était *sumer*. Mais même la preuve du fait ne changerait rien.

La cause de M. Lenormant expliquant les Sumers, Sémites selon lui, par « tête noire », n'en devient pas meilleure, il est vrai; mais on lui devait, pour être juste, cette constatation. Notre prévision pour-

tant que M. Lenormant, malgré la reproduction en cunéiformes, n'avait pas vu l'original, était complètement exacte. Car le document est écrit en caractères archaïques, et M. Lenormant a rendu le texte en caractères ordinaires, ce qui n'a pas de sens dans une œuvre autographiée, et ce qu'il n'aurait certainement pas fait, s'il avait pu avoir la tablette sous les yeux.

III. MAK. ZU. Nous avons discuté un point secondaire, celui de la ville, lu idéographiquement MAK. ZU, et des divinités qui s'y rattachent. Une glose (*B. M. II*, 46, 1) assez fruste avait été lue par nous MAK. ZU = *Sumerituv*, (le vaisseau) de *Makzu*, c'est-à-dire de Sumer. Voici ce que dit M. Lenormant (*Études accadiennes*, I, 3, 89) :


« C'est ce qui a été constaté d'abord par M. Oppert¹, puis par M. Smith (ainsi qu'il me l'écrivait le 3 janvier de cette année 1873), et par moi-même à mon dernier voyage en Angleterre, et M. Bowler l'a également reconnu, en examinant la tablette avec moi. »

Aujourd'hui M. Smith nous annonce, sans autre forme de procès, que le MAK ZU est *Surippak*, la ville portant un nom touranien, où Adrahasis, le Xisuthrus des Grecs, était né². Pour la cause du sumérien, ce changement serait complètement sans intérêt, s'il ne nous aidait pas. Le mot *Sumer* ne se trouverait donc pas même comme nom de


¹ Je l'ai conjecturé seulement sans voir le texte. J'ai dit que le nom de Sumer devait se trouver là.

² *Transactions of the Society of Biblical archæology*, t. III, p. 589.

ville dans les temps plus récents; au surplus la ville assyrienne d'Elassar ne se nommait même pas Sumer. M. Smith a vu, le 3 janvier 1873 :


 su - me - ri - tuv.

Aujourd'hui il voit :


 su - rip - pak - tuv.

Nous ne voulons pas demander pourquoi M. Smith lit maintenant *surippaktuv*, et non pas *sumerituv*, quoique le motif soit évident. Il faudrait pourtant au moins *surippakituv*, avec un *ī* long, comme on trouve dans les autres lignes *assurituv*, *urituv*, *akkadituv*, *dilmunituv*, *magganituv*, *melahhituv*, *nebituv*, *habardituv* (?), *sahhituv*. Ces mots sont des adjectifs accompagnant le substantif vaisseau, tels qu'assyrien, urien, accadien, etc. Le *surippakituv* de M. Georges Smith, combattu par les yeux de MM. Smith, Lenormant et Bowler, l'est aussi par la philologie.

Nous avouons que nous serons assez satisfait de la lecture de *surippakitiv* si elle est possible, car c'est là le propre des bonnes causes, qu'elles demandent la lumière tout entière.

